



L'histoire des marchés vue par les Lobi

PIERRE BONNAFÉ

Définition du culte *bir*

C'est un grand culte de fécondité et de prospérité des Lobi dit des collines, alternant tous les sept ans avec une année initiatique. Le *bir* et l'initiation (ou *jɔ̃rɔ̃*) sont les "deux têtes du pays". On pense que c'est un Da (matriclan) nommé Sila (M. Père, 1988, 1 : 240) qui a découvert l'initiation et son premier patriclan : gbondar¹. A une époque difficile à fixer exactement et dans un ordre variable, le *bir* échut entre les mains d'un frère de patriclan (sibling selon certains), fils de Hien en ce qui regarde le matriclan. Mais ce dernier partit pour Kubeo : ceci explique que les Gbondarà de Gbomboulora ne suivent pas les interdits du *bir*, mais seulement ceux de leur patriclan.

Pour beaucoup de gens, le *bir* est une puissance de "promesses" : à son ouverture, on partait demander ce qu'on voulait et on l'obtenait. Quand on avait réussi dans ses souhaits, alors il fallait la remercier. Car elle était aussi forte que ses effets le montraient : «Si le maître du *bir* est ton ennemi, il suffira qu'il ramasse la trace de tes pas et tu mourras !»

Disons tout de suite que l'origine du culte résulte d'une scission entre les deux frères agnatiques, dont nous avons parlé, c'est-à-dire entre les patriclans : gbondar et gbadar. Nous allons en retrouver la trace à travers tous les grands moments du rite. L'initiation et le *bir* sont à ce point liés qu'on déclare : «Le *bir* est Sibal : ou plutôt la puissance se nomme Sibal, mais la danse s'appelle *bir*». Or Sibal est le nom d'un des premiers Kambou de l'initiation, qui a aussi laissé son nom à un marché jadis célèbre².

Le moment venu, les anciens disaient : «On allume le *bir*», entendant par là que le prêtre du *bir* d'un village des collines prenait unealebasse et la portait à son homologue ou associé demeurant non loin du sien. Ensemble, les deux la portaient dans un troisième village qui était aussi un marché. On proclamait dès lors que "laalebasse y était entrée !" Ce sommet d'intensité durait quatre marchés : soit 20 jours puis le cycle annuel durait encore quatre mois à peu près. Tout ceci ne valait que pendant les six années comprises entre deux initiations. Car les deux cultes étant

Page de gauche : Prêtre du bir portant laalebasse sacrée le jour de l'ouverture du bir. Marché de de Kubeo Diulo Cl. M. Fiéloux 1979

1. Selon les villageois de Gbomboulora.

2. Tilwete Kambou et Bisonte Da du village Sewera, informateurs.

incompatibles, il n'était plus question de danser le *bir* en même temps que le *j̄ d̄ r̄ d̄* sur un marché quelconque.

La structure du *bir*

En cette affaire, la sociologie ne s'enrichit qu'en faisant appel à l'histoire. L'un des premiers arrivés de l'actuel Ghana³, dénommé Bateku Kambou (probablement du sous-matriclan Numfé), eut la vision initiatrice de la puissance. C'était un chasseur originaire de Tyol (aux environs de Gbomboulora d'aujourd'hui), et son père était un Hien (matriclan) appartenant au patriclan gbondar, double source de l'initiation de Batié et du *bir*.

Au cours d'une battue, ce chasseur rencontra un cob des marais (*fol*) ; il allait le tuer quand l'autre lui révéla qu'il était l'esprit sacré⁴ du *bir*. Une troupe de génies se trouvait exécuter cette magnifique danse et il parvint à les distraire pour leur voler l'instrument. De retour à Batié, il raconta l'histoire à son oncle agnatique : Dabu Hien. Ce dernier institua le culte, mais pour le laisser à son neveu ("fils"), lequel l'apporta à Gbon avant de s'établir à Batié.

Fort de cette information, demandons-nous qui détient cette force et en quoi elle consiste.

Les maîtres du bir (bir-dara)

Au sens strict, les grands prêtres du *bir* sont appelés *kpam*, ce qui signifie "ceux qui sont fichés en terre", expression indiquant qu'il ne sont pas libres de faire ce qu'ils veulent, ce qui est le moins qu'on puisse dire, leur vie durant (M. Fiéloux, 1980 : 53). On désignera encore ainsi ceux de l'initiation comme ceux du grand autel du matriclan.

Certains informateurs de la région d'Iridiaka identifient le fondateur du *bir*, Bateku, à Sibal Kambou, le premier patriarche que nous avons évoqué. La puissance lui aurait ordonné de créer un marché. Nulle divergence pourtant sur l'appartenance au patriclan gbondar. Un accord se fait en outre sur l'alternance du pouvoir entre deux patriclans : gbondar et gbadar⁵. Il y aurait bien toujours un grand prêtre au sommet, mais tantôt ce serait l'un, tantôt l'autre. Le collège de prêtres se réunirait et on choisirait, parmi les successeurs agnatiques, celui qui présenterait les meilleures garanties. On combinait par conséquent la filiation et le choix⁶.

Ce point étant établi, comme il entraîne la particularité du parcours rituel entre villages, nous jugeons préférable de traiter à présent de la puissance avant de revenir aux interdits qu'elle provoque sur le corps de cette hiérarchie sacrée. Notre objectif demeure l'exercice de cette force dans l'aire des marchés, référée à l'histoire sociale.

3. M. Père, 1988, T.1 : 256-262, que je cite pour tout le passage.

4. Toujours dans le sens d'une contrainte tranchée, isolant une zone de pouvoir.

5. Le second titulaire aurait été un gbadar.

6. La divination n'y servirait qu'à confirmer la décision.



Le prêtre du bir et les musiciens
Cl. M. Fiéloux 1979

Les objets sacrés bir

Ce sont, c'étaient surtout, une colline et unealebasse, les deux étant aussi intrinsèquement liées que possible. La colline est celle de Gbon (canton de Busera) et laalebasse qui est son autel à la fois fixe et portatif, se trouve à Gbadara (idem). La colline porte du kaolin (*mî l'è*) sacré dans un trou désigné par la puissance. Comme l'a très bien expliqué M. Père, c'est une famille Hien-Kambou (sous le rapport du matriclan) qui détient ce culte et, pour cette raison, chacune des deux parties remplira la moitié de laalebasse avec du kaolin blanc, chaque année, le moment venu. Cettealebasse ne doit jamais être brisée, sinon ce serait la mort du fautif. C'est vraiment du kaolin blanc⁷ que le prêtre cherche à atteindre en creusant : s'il se contentait de l'ocre ou du rouge, on resterait du côté de la violence et du sang, autant dire des interdits centraux de la période active.

Ce lieu sacré, que nous voyons investi au haut de la hiérarchie par des dignitaires élevés au début du cycle annuel, après son ouverture, durant une seule journée, sera

7. M. Père, 1988, T1 : 212, sur les couleurs lobi : noir, rouge, blanc. Le kaolin blanc servirait à détourner les ancêtres maléfiques (funérailles, deuil), mais aussi à manifester une intention pure comme ici - et dans l'initiation. C'est juste, à cette réserve près d'y voir plus une conduite statutaire qu'une faculté psychologique.

laissé en toute indépendance à tous ses participants (ce qui est évidemment théorique). Chaque chef de maison accompagné s'il le veut de sa famille, épouses et enfants, se rend alors sur la fameuse colline. Nécessairement, il aura fait un vœu sur le succès de son élevage et de son agriculture. S'il estime qu'il a réussi, il apporte une chèvre et un mouton, cependant que sa femme a prévu du gâteau de sorgho. L'animal, qui peut être une poule selon la fortune de l'intéressé, est sacrifié pour remercier l'entité. Un poulet doit être bouilli, pas le droit de le découper autrement qu'en deux : une part pour la puissance, le reste pour la famille. Sur de plus gros animaux, c'est au contraire possible : une fois réparties les parts prescrites, le reste peut être mangé par n'importe quelle personne présente à la cérémonie.

Si les sacrifices ont abouti, un prêtre du *bir* vous autorise à prendre le kaolin au sommet de la colline. Cette précieuse matière joue son rôle d'oracle : s'il acquiesce, tout va bien ; mais s'il répond rouge, c'est que le "*bir* a refusé". En ce cas, un vrai membre du culte ne fera que des sacrifices sans danser. Mieux vaut ne pas insister.

Il en allait de même du temps des guerres ou sous la colonisation. De nos jours, l'atmosphère est toujours dite houleuse et tendue. Une nombreuse foule se presse pour avoir accès au trou sacré. L'organisation rituelle nous semble caractéristique de ce peuple en ce sens qu'elle faisait interagir des unités indépendantes dans un cadre strictement limité et ordonné, centralisé le temps que durait l'emprise du pôle supérieur⁸.

Qui participait au culte ? L'institution n'était pas universelle comme l'initiation. On y entrait sur base d'adhésion volontaire autrefois à partir du noyau familial d'origine : pratiquement, tous "les Lobi de la colline" le firent, c'est-à-dire seulement ceux liés au sanctuaire de Batié-Nord. Selon un maître du *bir*⁹, c'est par cousinage de patriclans que la cérémonie s'est étendue aux gens "de la plaine", comme nous le verrons dans le cycle entier. Ainsi, tout naturellement des Birifor de Guribira n'y sont pas : il a fallu une intention toute spéciale de son fondateur birifor (wandar), pour que le marché de Doudou lui soit rattaché à la fin du siècle dernier.

8. «Si quelqu'un oublie un objet en ce lieu, il ne pourra pas retourner le chercher ; il devra attendre l'année suivante pour entrer en sa possession». M. Père, 1988, T1 : 258. C'est la toute puissance, parce qu'il importe de tenir ses promesses, mais circonscrite.

9. Pelgilé du village Tankolon (canton de Boussera), l'un de mes plus riches interlocuteurs, malheureusement disparu.

Interdits et complexité rituelle

Les interdits d'un maître du bir

On doit préciser que la prospérité que les adhérents recherchent dépasse celle de leur bétail ou de leurs champs cultivés pour viser celle de leur descendance humaine. Le mot même de *bir* (M. Père, 1988, 1 : 256) se décomposerait pour signifier : "la marche de l'enfant". Voilà qui nous oriente vers la portée de certaines pratiques le jour du grand

rassemblement annuel. Le prêtre dépose à cette occasion de l'eau mélangée à du kaolin dans un pot pour que les femmes désireuses d'enfanter y parviennent en s'en aspergeant¹⁰. Si elles gagnent ce qu'elles voulaient, l'enfant sera dédié au *bir*, en portant son nom (M. Père, 1988, 1 : 258).

Ce trait nous introduit excellemment à la puissance des hauts dignitaires. Le cycle cérémoniel commence à la fin des récoltes (février) jusqu'au moment où le sorgho débute sa croissance (juin : on m'a toujours fait un geste de 50 cm de haut). En 1978, le grand prêtre était du matriclan Kambou, demeurant en Côte-d'Ivoire, ce qui prouve à quel point la résidence est peu décisive en la matière. Il décéda cette même année et l'on devait attendre trois ans pour lui désigner un remplaçant. Sa mort, juste avant le cycle, dut poser beaucoup de questions, parce que le *bir* "n'aime pas les funérailles". Son fils a dû attendre que le *bir* soit "allumé" pour s'y rendre, ce qui a supposé bien des modalités préalables.

Un tel personnage commence à sentir ses interdits au moment des cultures et il cessera de les suivre après l'ouverture publique. Au début, sa première épouse part faire un puits au marigot et elle y puise de l'eau, qu'elle porte dans la chambre du *bir*. Il n'y dormira pas, mais y boira et se purifiera. Sa femme aura recouvert l'orifice du puits d'un canari renversé et elle protégera le tout de terre et de branches. Ainsi on évite les dangers. L'homme ne boira pas avant de s'être lavé. Seule sa femme aura le droit de puiser cette eau.

Quand le sorgho a commencé sa poussée, ses interdits se renforcent encore. Il ne pourra manger alors aucune culture nouvelle : arachide, pois de terre, ignames, céréales. S'il veut manger de la viande, il charge quelqu'un de lui rapporter une ou deux pattes antérieures de boeuf dans un sac bien clos. Les pattes postérieures, il n'en veut pas, le boeuf ayant pu manger des herbes nouvelles et les avoir souillées en les déféquant.

Untel ensemble d'interdictions (ni passer sous la pluie, ni entrer dans l'eau) s'étendait à tous les *kpam* similaires en période critique, mais pendant les trois semaines avant le sacrifice culminant, il portait sur tous les adhérents : ne tuer aucun animal "ni être vivant", comme l'oeuf, ni mettre le feu à la savane. On saisira aussitôt deux conséquences : un village des collines où les *birdara*, membres du culte, étaient majoritaires, obligeait pratiquement les non-fidèles à se protéger (sacrifice au culte) ; d'autre part, le grand prêtre, récemment mort, trouvait très malaisément un successeur surtout parmi les jeunes.

L'enfant du bir

Il est choisi parmi les descendants des premiers détenteurs en consultant avec un poulet sacrifié¹¹. Oui, l'enfant

10. Tout le monde peut s'asperger, semble-t-il, pas seulement les femmes.

11. Toutes les informations viennent de M. Père, 1988, T2 : 719 et je recommande aussi au lecteur le cliché placé dans le tome 2 : 260. Je la remercie tout spécialement.

est accepté ; non, refusé et on recommence avec un autre poulet... Si la mère s'y oppose, son enfant meurt ; si elle acquiesce, alors il sera voué au culte, dont il présidera tous les rites : sacrifices, danse, défilé. Il trône ainsi à tel marché célèbre comme Sibal avec le balafon face à lui et les deux petits pots en terre cuite (*bilen*). Dès qu'il se lèvera, la musique s'arrêtera et les assistants quitteront le lieu. C'est un être si faste que beaucoup d'hommes lui confie alors arcs et carquois sous le baobab qui l'ombrage.

C'était une année d'initiation (*j̄ r̄ ð*) en 1975 : on débuta par le *bir* avant de l'ouvrir. Une fillette de trois ou quatre ans avait été choisie, qui tint ce rôle à Gbon et à Diulo. Elle portait des parures d'initiée en cauris. Elle poursuivit ensuite son éducation rituelle à Batié-Nord. J'irai vite sur ses interdits, car ce sont exactement les mêmes que ceux des *kpam* du *bir* : éviter l'eau extérieure, boire et se laver avec son eau particulière. La grande souillure pourrait provenir des mouches. Identiquement encore, elle ne doit pas manger de produits récoltés dans l'année en cours. Si les mouches concentrent l'attention, c'est qu'elles mangent des déchets de personnes consommant des cultures de l'année. D'où ces précautions quand on tue un animal : on tranche aussitôt un morceau qu'on ferme dans un sac. Telle sera la nourriture de l'enfant, prise sans compagnie aucune. Elle ne doit ni boire de bière de sorgho, ni faire quoi que ce soit. Elle ira de concert avec les prochains novices suivre son initiation trois mois en brousse, puis retournera à Gbon toujours avec eux au son du tambour d'initiation.

Enfin, elle reviendra dans sa famille pour se marier normalement le temps venu. Il faudra que ce soit avec un homme de matriclan Hien pour enfanter des "enfants du *bir*". De la sorte le culte continuera d'appartenir aux deux matriclans : Hien et Kambou.

En 1976, l'année ayant suivi son départ pour l'initiation à Batié, on la remplaça. Le *bir* désigna sa soeur cadette de deux ans. Pourtant, l'enfant peut très bien être mâle, comme l'était le précédent ; sa mère était la soeur aînée des fillettes antérieures. Il semble que l'enfant soit changé tous les ans. En 1978, il y eut un garçon de quatre ans, qui fit trois fois le tour du marché au lieu de quatre pour les filles.

Au sein du culte, l'enfant représente les petits génies qui dansaient sur la route de Batié. Ce serait ici un enfant qui incarne les jeunes, alors que dans l'initiation, il le fait face aux vieux¹².

"La vache du *bir*"

A sa naissance, un enfant peut-être "pris" (*hire*) par le *bir* : sans doute cet événement arrive-t-il dans des maisons affiliées au culte. Au cours de consultations ordinaires, le père par exemple, l'aura appris d'un devin. L'homme conduira son fils ainsi auprès de son autel du *bir* et il le lui

12. Dans les deux cas, il a des chances d'appartenir à des patriclans déterminés. On nous a déclaré à Sewera qu'à un "*kpam* de *bir*" de patriclan gbondar succédait un autre de gbadar.

confiera. Un tel enfant, ce sera un *bir-na*, une vache du *bir*, bien qu'on ne l'appelle pas de la sorte directement. On abrège et on le nomme *bir* jusqu'à sa propre initiation. Très peu d'enfants des deux sexes ont ce statut : on les respecte, on leur offre des cadeaux aux marchés du *bir* lors des danses. Si des jumeaux sont ainsi choisis, on donne les deux au *bir*. De même, une femme stérile qui enfin a accouché après des offrandes au culte, on la confie comme "vache du *bir*" aussi. Leurs interdits sont provisoires : ils ne durent que la durée des quatre marchés de sortie de la calebasse. Ils ne boiront pas l'eau qui a "touché les herbes en fleurs". Belle formule, mais qui n'apporte rien de plus sur les interdits déjà repérés. Quand il s'agira de "détacher" (*kpwol*) l'enfant de l'autel et de la puissance, il se rendra chez un maître local du *bir* et sacrifiera chez lui en compagnie de la première épouse, animaux et farine de sorgho avec sauce préparée et consommation.

J'avais exploré cette piste avant de m'apercevoir qu'elle se refermait complètement sur le cas de l'enfant du *bir* : le sujet devait être par définition du patriclan *gbondar* ou *gbadar* ! Je l'ai laissée car la description ouvre une autre voie de cette complexité symbolique et complète ce qui précédait avec le "détachement" de l'autel.

L'articulation entre les cycles du *bir* et ceux des marchés

L'organisation du culte étant esquissée, nous pouvons présenter un fait historique central dans la saisie de son rapport aux marchés : la segmentation des patriclans (*kuɔn*).

La segmentation ancienne comme fondatrice d'institutions

Nous devons nous référer à un événement dont parlent encore les anciens : la fondation de leurs deux grands ensembles cérémoniels, l'initiation et le *bir*, leurs deux "têtes" comme nous l'avons dit. Pour eux, à ce moment précis, que nous essayerons de dater, l'un de leurs héros, celui qu'ils nomment "l'homme de Gbomboulora" (Tyol autrefois), a vu la seule initiation ou les deux rites à la fois, pratiquant en cela une sorte de raccourci, que nous aborderons plus tard. Nous pouvons penser que c'est le fondateur de l'initiation, quitte à y revenir historiquement.

Mais l'essentiel n'est pas là pour l'heure : il est dans un autre phénomène moins bien nettement identifié peut-être à travers notre thème. Pour résumer l'opinion des gens de cette région, à cette époque lointaine, comme le faisait admirablement l'un d'entre eux : «alors, tout le monde était devenu *gbondar*», c'est-à-dire pour nous, sociologues, appartenait désormais à ce premier et unique patriclan. C'est encore pour cette raison que ce clan part en tête à

l'initiation¹³. Par la suite est survenue, bien naturellement¹⁴, une phase de segmentation. Elle a dû être complexe : nous n'en donnerons la trame que pour le patriclan détenteur des deux rites. Après gbondar, on a eu dans le même patriclan, des sous-clans dans l'ordre suivant : sansandar, gbadar, kubalonto ; et c'est toujours leur hiérarchie rituelle dans l'antériorité de ce temps particulier.

13. Au sens strict, ce sont les Wandar, mais ceux-ci ne jouent plus de rôle crucial ensuite. Sans doute ont-ils été les premiers à franchir la Volta Noire ?

14. Etant donné les propriétés de l'organisation sociale lobi.

Cet événement s'est inscrit comme suit. Le fondateur initial des deux rites les a jugés si forts qu'ils ne pouvaient demeurer ensemble. Aussi a-t-il convoqué chez lui son frère sibling de Kubeo (ou Gbon). Leur père à tous les deux aurait été un *deè* (descendant de captif) du nom de Dagnor Hien. La puissance ainsi ramenée, la seconde "tête", il l'a



Autel du marché de Kubeo-Diulo
Cl. M. Fiéloux 1979

établie là. Ce fut le *bir*. Les détenteurs actuels de l'initiation à Gbomboulora (région de Tyol) affirment qu'il l'ont préférée, parce qu'elle était supérieure. Une semblable configuration aurait fait que certains marchés (comme celui du fameux Sibal) dépendent du *bir*, alors que d'autres comme Tyol sont rattachés à l'initiation en cause. De toute façon, de manière passionnante, les deux cultes ressortent comme faits pour attirer les foules au marché (avec la compétition que cela suppose).

Une semblable micro-histoire fragmentée n'a rien d'irréel. Ma contribution personnelle à la datation des migrations lobi et birifor, d'après la généalogie de Batye (nord), précieuse parce que les maîtres de villages et les maîtres de marchés s'y sont confondus en une série de fils agnatiques, atteindrait 1 830 environ (5 générations) pour ces grandes fondations. Elles se recoupent imparfaitement avec celles déjà établies en détail¹⁵. Sans la segmentation du patriclan, ni d'ailleurs sans celle du matriclan, on ne comprendrait pas du tout la mise en scène rituelle se déroulant encore et où culmine sans doute, plus que dans les mythes, la richesse culturelle de ces peuples¹⁶.

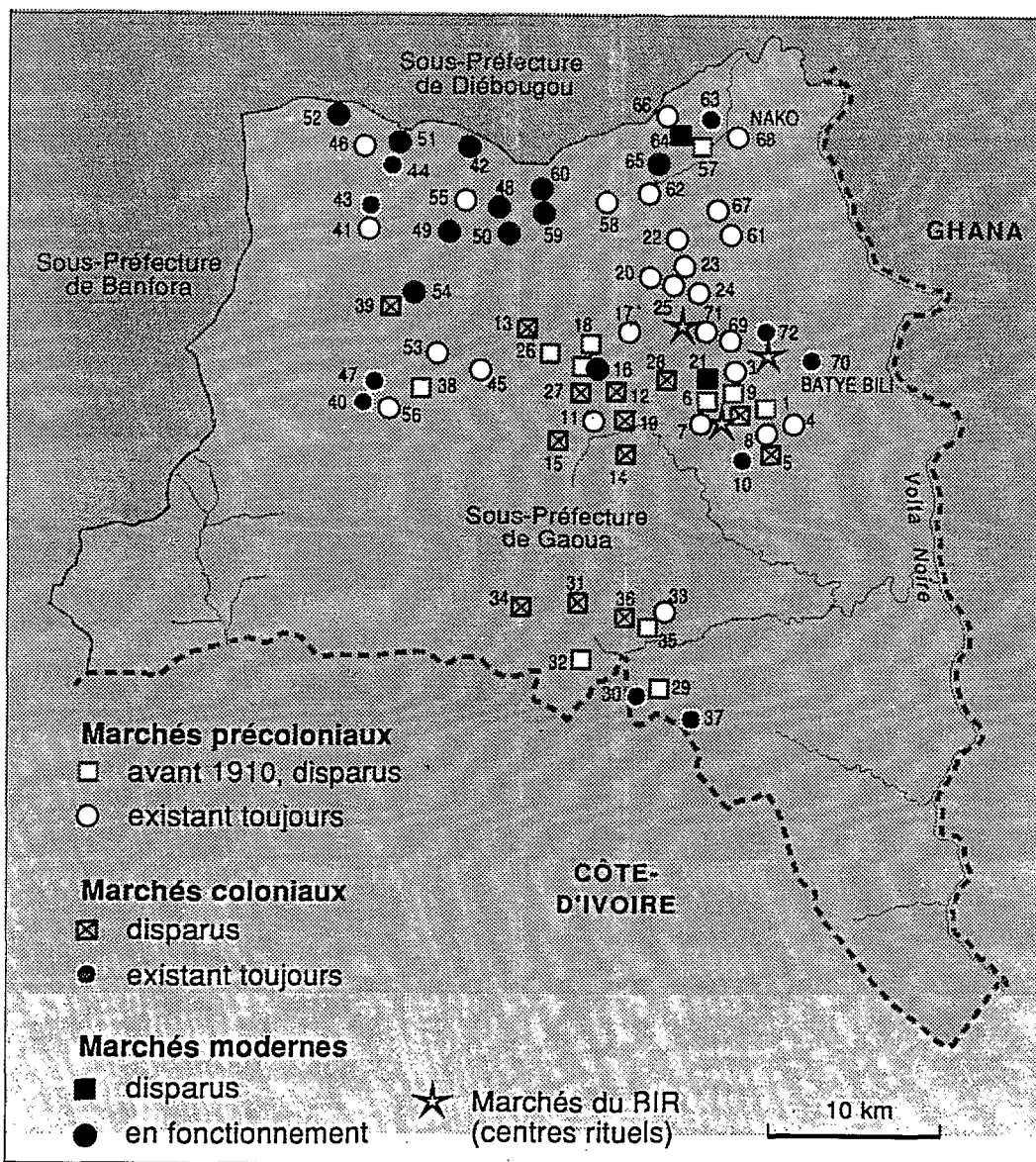
Imaginons-nous à la période d'apogée du *bir*, son ouverture dans la région de Tyol d'où est venu le célèbre chasseur de départ. On venait en 1978 d'annoncer "les cinq marchés du *bir*". Déjà l'un d'eux était "gâté" (*ya ko ε*), c'est-à-dire passé dans un temps irréversible qui nous est commun avec eux. Au troisième, les responsables allaient "l'allumer" au marché de Tyol pour les raisons que nous avons données.

Les gens détenteurs du *bir* à Kubeo vinrent chez leurs pairs complémentaires de Gbadara, le jour du marché de Tyol et ils s'y rendirent de concert. Tous appelèrent les gens de Tyol qui appartenaient au *bir*, puis ils se rassemblèrent devant l'autel du marché¹⁷. On sacrifia un poulet et de la bière de sorgho. Ils burent et se levèrent. Le joueur de balafon du *bir* fit trois fois le tour du marché, suivi des danseurs. Au marché suivant, les membres du culte qui ont fait des vœux l'année précédente iront à la colline du *bir* pour faire leurs offrandes. Le prêtre du *bir* égorgera leurs victimes, que seuls pourront manger les gens de Gbadar et Kubedar (Gbon) ou bien de tout leur village, même s'ils ne sont pas dans ces deux patriclans. Des deux côtés, chacun tente d'arracher son morceau de viande : batailles dont on ne doit pas garder rancune. Désormais, les interdits commencent à agir pour les adhérents. Certains détails montrent leur marche singulière : on peut très bien récupérer n'importe quand ses boeufs perdus sur la colline, mais "sans regarder l'autel". Quant à la grande journée pour prendre le kaolin, elle conserve un caractère d'épreuve : il faut être quatre, un avec la calebasse, un pour le prendre et deux avec des gourdins ! Les femmes n'osaient pas y aller ; d'ailleurs, on peut très bien s'en faire donner un peu par quelqu'un d'autre.

15. M.Père, 1988 et H. Labouret, 1931:28. La première propose des dates plus anciennes que le premier.

16. On s'en convaincra par exemple avec les documents filmés présentés au Colloque sur les funérailles et la divination.

17. Le prêtre du marché de Tyol doit attendre le passage de la calebasse pour récolter son propre sorgho.



Liste des marchés lobi et birifor anciens et modernes et date approximative de fondation (Source : Madeleine Père)

1 Vurbira 1800	19 Danhal 1935	37 Dusukura 1945	55 Dimolo 1884
2 Gombobura colonial	20 Hello 1834	38 Gbonkolu 1848	56 Libira 1902
3 Wolwola 1840	21 Djantara 1968	39 Natana 1962	57 Tyosera 1900
4 Pilinea Yumbura	22 Bulora 1900	40 Buodomena 1969	58 Burbura 1900
6 Jepera	23 Burumbura 1870	41 Horonko 1900	59 Gbunfara 1974
7 Dudu 1930	24 Kunkara 1900	42 Bakenawo 1978	60 Tikikonao 1986
8 Tiogbalandi 1770	25 Hello Gbakonon 1854	43 Tako	61 Bomewo 1868
9 Tokpora 1890	26 Gbonka Piron 1920	44 Djipea 1900	62 Bakpara 1900
10 Kohinora Sansana 1980	27 Buli Di 1910	45 Diegbanao 1865	63 Pura 1952
11 Holly 1800	28 Niaboni 1968	46 Irina 1900	64 Todera 1970
12 Dionsera	29 Kosso You 1900	47 Loropéni 1920	65 Lokonao 1986
13 Balantira 1920	30 Kosso Tier 1949	48 Kpidara 1974	66 Kpatura 1787
14 Gongombili Pabalona 1915	31 Dobena 1948	49 Nyoferera 1977	67 Kotenaduo 1852
15 Bulkpan 1910	32 Tilpera 1900	50 Natera 1980	68 Nako 1900
16 Orkpopo 1820	33 Midebdo 1900	51 Sinara 1979	69 Diulo Kubeo 1834
17 Djikando 1860	34 Diartara 1950	52 Tikiro 1974	70 Batye Bili 1915
18 Sidimukar 1880	35 Djomena 1920	53 Pokarana 1850	71 Gbon
	36 Sinaperdwo	54 Tyosera 1979	72 Dapoera 1915

La séquence du bir dans les cycles de marché

L'un des deux *kpam* (maîtres) du sommet, déclarait qu'il envoyait, lui Gbondar, son fils avec la calebasse à Gbadara (depuis Gbon) et au retour le parcours était inverse. On considère que le transport de la calebasse remplie de kaolin est périlleux et qu'en conséquence, les gens qui la reçoivent, en principe à leur insu, pourraient vous accueillir à coup de flèches. Ce serait pour éviter ce danger qu'on aurait choisi deux patriclans différents (alors que, selon les gens, dans le même patriclan, ce serait trop risqué). L'envoyé de la calebasse sera du patriclan opposé au maître du *bir*. Toutes ces procédures de médiation sont plutôt familières aux Lobi : elles jouent aussi un grand rôle dans le système des matriclans avec divers arbitrages (se prolongeant de nos jours dans les funérailles ou les mariages).

Pour rester proche de l'actualité, nous préciserons que les villages qui en 1978 étaient venus prendre le kaolin du *bir*, furent ceux de Dabura, Binseo, Bumeo, Barkpwerena, Bolala, Bouroum-Bouroum, Doudou, Tyolo, Wolwola et Konkara¹⁸ : soit huit villages, qui représentent le noyau du foyer initial étendu surtout à l'est. Vers le sud, l'institution du culte marque une baisse d'intensité, puisque tous ces marchés ne dansent qu'après la clôture du cycle principal. On ne doit pas oublier non plus que tous les participants au culte enduisent de kaolin selon les phases décrites les murs extérieurs de la maison. La trace de ce dernier indiquerait leur appartenance s'il ne fallait pas distinguer d'eux d'autres maisonnées qui pratiquent ce rite pour de tout autres motifs (patriclan d'initiation) ! Rien n'est jamais tout à fait simple, on le voit, au premier coup d'oeil.

Le mythe, le rite plus encore chez ces peuples et le mouvement social même n'établissent pas d'autre histoire que la leur, *mais ils la posent*. Toute cette charge de sens se concentre dans ce terme de *timir* : le "mot" ou la "coutume" et dans les actions individuelles et collectives qu'il représente : "les choses de l'univers", comme disent les gens.

La sociologie peut servir à traduire par un détour ces réalités. L'organisation de ces sociétés se structure par ses deux pôles supérieur et inférieur, qui sont ici extrêmement variables. Dans un secteur comme celui des marchés que donne cette ligne d'investigation ? Ces maîtres de marché, ces prêtres divers du *bir*, que nous révèlent-ils des dynamiques de cette histoire sociale ?

A petite échelle, ils nous montrent que les innovations peuvent provenir d'acteurs d'abord périphériques dans le système comme ces anciens *de à* (descendants de captifs) ; ensuite, que le conflit entre deux cultes est parfois générateur de variété culturelle. La segmentation des clans nous y apparaît comme un fait très relatif à ses protagonistes, suscitant des interprétations opposées.

Sur un temps plus long, ce chemin nous conduit de

18. On le constate : Batié-Nord n'en fait pas plus partie que par le passé.

l'essor des marchés à une production diversifiée. Les anciens Lobi ont parfaitement enregistré cette grande tendance. Ils la considèrent eux-mêmes comme un gain social : n'est-ce pas ce champ de frontières qu'explore aussi le *bir* à travers les âges ? Leur expérience s'y serait inscrite à la fois dans des cycles de régularité et dans un temps sans retour.

Appendice

Supposons au départ une *indétermination*, au sens où l'ont imaginé beaucoup d'ethnologues après E. Evans-Pritchard (sur la sorcellerie Zande au Soudan)¹⁹ : c'est-à-dire une situation où on ne puisse définir simultanément toutes les composantes. Et appliquons cette hypothèse au culte du *bir* dans sa relation aux marchés durant les cinq semaines d'intensité rituelle. Ne faudrait-il pas un vide social pour en rendre compte ? Mais dans de telles conditions, ce vide ne pourrait rester vide ; car ce serait contraire aux hypothèses ! De fait, il serait aussitôt déterminable, comme vide défini comme absence de matière ou énergie sociale. Sa qualité serait nulle et son temps fini serait de cinq semaines !

Ne devons-nous pas sauter le pas, comme certains physiciens²⁰, et concevoir des "énergies de vide" qualifiables cette fois qui viendraient s'insérer dans un vide qualitatif (déterminable seulement après coup) ?

Le sacré de la colline et de la calebasse pourrait s'éclairer par ce modèle dans sa relation au profane. Les Lobi auraient leurs propres conceptions : usage de telles forces humaines ou naturelles, numération dépourvue de zéro, conception des situations "indéterminées" comme *pu* ou *ka* (néfastes), stratégies propres pour les aborder (prévision) et les ramener au faste. Nous, nous tenterions de voir dans la fondation d'un culte comme le *bir* et dans son déroulement critique un vide social accueillant des "fluctuations" périodiques dans un champ dont les forces essentielles seraient idéologiques. S'il est vrai que la relation sociale est interhumaine, la complexité des phénomènes n'empêcherait pas qu'on puisse les désigner et même les dénombrer après coup par unités humaines (300 personnes au marché de Kubeo dans tel rapport qualitatif).

*Page de droite : Danse du bir
Marché de Doudou
Cl. M. Fiéloux*

19. E. Evans-Pritchard, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandè*, Paris, Gallimard, 1972.

20. H. Reeves, *Malicorne, réflexions d'un observateur de la nature*, Paris, 1990, 192-193 (Appendice 3 : Fluctuations quantiques et mythologies pythagoriciennes).

